

P O L A R

PIERRE
CHIRON



Le collier du rat noir

 ***l'aube***
NOIRE

LE COLLIER DU RAT NOIR

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3368-1

Pierre Chiron

Le collier du rat noir

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

BLEU, MARGUERITE ET L'ABOMINABLE L., l'Aube, 2018

« Elle ne me regarde pas,
parce que si elle me regardait,
elle me désirerait,
donc elle me désire.

Elle me hait

si je l'aime.

Si je la tue,

elle m'aimera. »

D'après *Nœuds*

de RONALD D. LAING

« C'est elle !

Elle m'a piégé !

Pour elle, c'est un jeu ! »

GUY GEORGES

« On se fait une idée précise de l'ordre,
mais non pas du désordre.

La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions ;
la laideur, le vice, et le malheur, n'en ont point. »

Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT PIERRE,

Paul et Virginie

1

Au Père Lachaise

Le premier son de cette histoire n'est pas une musique. C'est un bruit particulièrement sinistre.

Nos missions, à Ginny et à moi, se passent souvent séparément. Nous déjeunons ensemble chaque lundi pour préparer le programme de la semaine, et nous en partageons les résultats le lundi suivant.

Mais cette fois-là, nous avions tenu à être présents tous les deux, au cimetière du Père Lachaise, sous le mur nord, dans un endroit écarté, à l'ombre inutile d'un marronnier. Il faisait gris. C'étaient les funérailles de Mirko G., surnommé « la Bête », « le Nœud », « la Béquille », « la Paluche » ou « Malautre ». Cette dernière appellation n'avait pas vraiment pris : c'était la trouvaille laborieuse d'un chef de bureau, pour signifier – expliquait-il – que son patron était un malotru et que l'un de ses deux yeux disait m*** à l'autre. Le surnom véritablement en usage était « la Paluche ».

Toutes les anciennes, à tous les niveaux de la hiérarchie, s'empressaient d'informer les nouvelles recrues et, très vite, le ministre ne pouvait plus croiser une seule jeune femme dans les couloirs sans que celle-ci serre ses dossiers contre

sa poitrine et presse le pas en fixant un point imaginaire, à hauteur de tête, dix mètres devant elle. Il s'en amusait et, parfois, brandissait brusquement sa canne anglaise pendant que la jeune femme, terrorisée, accélérait encore en poussant un petit cri.

Je me souviens du visage de Ginny quand nous avons appris ces détails. Un visage de haine froide. Elle a grincé entre ses dents :

« Ssspèce de connard. »

On enterrait donc Mirko G., ci-devant ministre délégué à la Justice, puis ministre de la Justice, garde des Sceaux, prédateur sexuel et assassin en série.

Pour cette cérémonie, la République s'était astreinte au service minimum. Elle avait envoyé en tout et pour tout un secrétaire d'État, pour un discours, et un garde républicain équipé d'un clairon, pour une sonnerie au mort.

L'atmosphère était bizarre, et pour tout dire légèrement inquiétante. Au moment où nous nous séparions, pour couvrir l'événement de deux points de vue distincts, Ginny m'avait glissé :

« Tu le sens, toi ? »

J'avais mal compris.

« Tu le sens, quoi ? »

Mais Ginny s'était déjà éloignée. Elle s'était chargée de recenser les assistants. Bientôt, elle m'envoya son décompte par SMS : il y avait en tout et pour tout treize personnes, huit en plus du maître de cérémonie, de nous deux et des deux officiels, pour accompagner la Bête à sa dernière demeure. Ginny avait identifié un membre de la famille polonaise – un neveu obèse, au regard faux –, et deux de ses collègues journalistes. Elle avait reconnu également deux habitués des séances du tribunal qui avait jugé Mirko G., deux ans auparavant,

et Roselle Ponse, naturellement. Les deux derniers devaient être des badauds, de ces moules qui filtrent le temps qui passe, là où il se passe quelque chose... ou rien, et dont la disparition passe inaperçue.

Ma tâche à moi était double : je devais prendre en notes le discours du secrétaire d'État et surveiller Roselle Ponse, la seule personne de l'assemblée à éprouver du chagrin, si possible sans qu'elle me reconnaisse. Cela nous aurait gênés tous les deux.

Le discours fut prononcé sur un ton délibérément indifférent. Il s'agissait de respecter les formes – un ministre, après tout, est un ministre – mais de glisser au plus vite sur la plus monumentale erreur de casting jamais commise par un gouvernement. Les services de communication s'en étaient mêlés. Ne pas y être eût été un événement. Y être selon le protocole eût été interprété comme un hommage. Il fallait donc y être sans y être.

Le sous-ministre, un petit homme chauve, corpulent, portait un costume bleu marine qui le boudinait. Au bas du dos, son veston était fendu à droite et à gauche. Cette grosse languette, quand il marchait en se dandinant, s'ouvrait et se fermait comme un clapet.

Au début, il se tenait au plus près possible de sa limousine à fanions, dans l'allée à côté du fourgon noir, devant le cercueil, le cercueil en bois blanc des indigents, ostensiblement nu, sans drapeau. Quand le maître de cérémonie lui fit signe que c'était son tour, il s'écarta de quelques pas et se percha sur le bord d'une tombe, le menton dans le cou, telle une perruche. Il s'éclaircit la voix et attendit un silence déjà présent. On entendait juste la rumeur lointaine de la circulation. Moi qui étais juste derrière elle, j'entendais aussi les gros sanglots de Roselle Ponse.

Voici exactement les quelques mots qu'il prononça, en s'interrompant à chaque phrase pour s'éclaircir la voix, assez lentement pour que je les note tout à mon aise sur mon téléphone :

« Nous sommes ici pour accompagner dans sa dernière demeure un serviteur de l'État. Mirko G. a assumé certaines des plus hautes fonctions de notre République. Sa compétence, son dévouement, ont fait l'objet d'une reconnaissance unanime. Esprit acéré, juriste redoutable, débateur pugnace, il a œuvré utilement pendant de longues années au service de la justice. Un passé trouble, bien pire que trouble, hélas, a fini par le rattraper. Il ne m'appartient pas de juger un mort, surtout après que notre police et notre justice ont instruit l'affaire et donné leurs conclusions. Non, il ne m'appartient pas de juger un mort, surtout dans un moment où, réduit à lui-même, il va comparaître devant un autre tribunal que le tribunal des hommes. Je vous remercie de votre attention. »

L'assistance morne écouta le speech comme on reçoit la pluie qui tombe. Sur mon téléphone, je soulignai la formule « *réduit à lui-même* ». J'en parlerais à Ginny.

Le garde républicain jouait parfaitement du clairon, mais il avait envie de s'en aller. Le tempo trop rapide donna à la sonnerie aux morts un petit air jazzy. Après ce moment guilleret, la cérémonie redevint morne, et prit même un tour franchement sinistre.

Dans le silence, quatre ouvriers apparurent comme par miracle. Ils devaient se cacher derrière une tombe, attendant leur moment. Ils approchèrent le cercueil d'un vaste trou et commencèrent à le faire descendre, précautionneusement, à l'aide de sangles. La disposition des lieux n'était vraiment pas commode, car on n'avait accès à l'emplacement que par un seul côté. Le secrétaire d'État s'était enfui, il ne restait plus

grand monde. Je parvins à rester derrière Roselle tandis que Ginny, plus agile malgré ses hauts talons, trouvait place de l'autre côté, entre deux tombes en forme de chapelle. Nous échangeâmes un clin d'œil. Devant moi, j'avais le dos de Roselle Ponse, grande femme aux fortes hanches, vêtue d'un tailleur bleu clair, les épaules couvertes d'un châle noir. Ses cheveux blonds étaient rassemblés, sur le dessus du crâne, dans un chignon serré en forme de boule, d'où s'échappait une longue mèche désemparée. Ses épaules étaient secouées de soubresauts. Mirko G. n'avait jamais été marié – grands dieux, non ! – mais Roselle était la veuve parfaite.

Le cercueil était en place, au fond du trou. L'un des employés s'approcha de Roselle et lui tendit une pelle. Je ne m'attendais vraiment pas à ce qui allait suivre, mais nos impressions, notre émotion, à vrai dire, furent les mêmes, à Ginny et à moi. Roselle repoussa son châle en arrière afin de dégager ses épaules. Elle renifla plus fort et, des deux mains, planta la pelle dans le tas de terre amoncelé sur le bord. Pour lui laisser le champ libre, je m'étais avancé sur sa droite. J'ai un souvenir visuel très net de la scène : il y avait dans la pelle l'équivalent de deux poignées de terre rougeâtre au grain assez fin, sans aucune grosse pierre ni même aucun caillou de taille suffisante pour expliquer ce qui allait se passer.

J'avais donc sous les yeux le trou béant et le cercueil au fond, à trois mètres de profondeur sauf erreur, peut-être un peu plus, et à ma gauche Roselle, qui recula à nouveau les deux bras pour pouvoir jeter la terre au fond. Elle prit un peu d'élan, juste ce qu'il fallait, et vida la pelle. On entendit la pluie de terre atteignant le bois du cercueil, telle une petite avalanche de graines puis, une seconde après – j'en frémis encore –, un gros coup sourd, comme si la Bête, là-dessous, s'était brusquement réveillée et demandait à sortir.

Un gros coup sourd qui résonna un court moment. Je n'ai pas rêvé. Roselle sursauta et faillit laisser échapper la pelle. Elle respirait fort. Elle laissa glisser l'outil sur le tas de terre, recupéra les pans de son châle et les serra autour de ses épaules. Elle tremblait. Mon cœur à moi battait plus fort aussi, je l'avoue. J'ai levé la tête pour chercher le regard de Ginny, de l'autre côté de la fosse. Nos yeux se sont croisés : elle écarquillait les siens puis elle fronça les sourcils d'un air interrogateur, en rentrant le menton dans le cou. Même ainsi, elle était jolie.

Un long silence suivit. La surprise passée, personne n'osa faire la moindre réflexion. Nous attendions d'être seuls, Ginny et moi, pour échanger. Je ne pouvais plus décemment rester derrière Roselle. J'attendis qu'elle s'éloigne, pendant que les employés s'activaient, comme si de rien n'était. Je tendis l'oreille. Rien de particulier. Pas de nouveau coup. Rien que le bruit de la terre en pluie, pelletée après pelletée, encore un peu sonore sur le bois du cercueil, puis de plus en plus mat sur la terre qui s'accumulait.

Notre commentaire commun fut d'abord objectif : nous avions été trois au moins à entendre ce bruit et à le considérer comme bizarre, voire inquiétant, sinon effrayant. Nous étions dans l'une de nos brasseries favorites, le lundi suivant. Ginny finissait son café. Nous avions parlé de tout autre chose, notamment du cercueil en bois blanc, une volonté de Mirko G., l'un de ses derniers défis – et pas le moins surprenant. Et nous savions tous les deux qu'il faudrait reparler de ce bruit étrange. J'étais persuadé que l'esprit rationnel de Ginny avait retrouvé le contrôle. Je l'interrogeai :

« Tu as bien entendu, la semaine dernière, ce fracas bizarre. Ta conclusion ? »

À ma grande surprise, elle fronça les sourcils, comme si c'était un vrai problème.

« Écoute, j'ai eu un choc. Je t'assure, un vrai choc. Et puis j'ai réfléchi – tu me connais – et formulé des hypothèses. J'ai pensé à sa béquille, qui aurait pu basculer et faire ce bruit – je ne sais pas trop comment, mais bon, c'était une piste. Alors... j'ai téléphoné aux pompes funèbres. Rien : on ne l'a pas enterré avec sa béquille. Rien n'est tombé du dessus, nous l'aurions vu, et le choc a résonné comme dans une boîte. Alors... si ce bruit venait de l'intérieur, qu'est-ce que c'était ? Je n'en sais foutrement rien, foutrement rien, que veux-tu que je te dise...

— La conclusion, c'est que...

— ...l'affaire n'est pas finie. Oui, c'est bien ça. Cette histoire n'est pas finie. »

Et Ginny, les yeux dans le vague, poussa un gros soupir.

2

Le procès (1^{er} épisode) : Ginny rencontre la bête

Je suis Ginny. C'est mon tour. Je laisse Paul présenter notre étrange attelage. Il fera ça plus tard, bien mieux que moi : de deux choses l'une, ou je serais sentimentale, ou trop sèche. Je ne veux ni l'un ni l'autre. Ma tâche d'aujourd'hui a été décidée lundi dernier, après une longue discussion : je dois raconter ma première rencontre avec la Bête. Enfin, rencontre est un grand mot, car nous n'avons pas échangé une parole. Mais nous nous sommes trouvés face à face, ça c'est vrai.

Je ne tenais pas spécialement à raconter cet épisode, surtout maintenant, parce que cela nous force à anticiper, une seconde fois, la fin du présent récit.

« Un flash-back, ça va, mais deux, tu crois vraiment que le lecteur... »

Mais Paul a insisté. Je répétais :

« C'est inconsistant. Il n'y a rien à dire. Et puis on va casser le suspense si on raconte la fin.

— Non. D'abord, ce n'est pas la fin, loin de là. Et puis c'est important, les premières fois... Et comment s'intéresser à notre histoire, si on ne connaît pas le méchant ? C'est lui le

héros, finalement. Et puis il y a ton point de vue de femme... C'est essentiel dans une histoire comme celle-ci...

— Mon point de vue de femme ? Tu sais...

— Oui, je sais ce que tu vas me dire. Mais j'ai lu les notes que tu as prises. Il t'a impressionnée, non ?

— C'est sûr. Mais pas comme Roselle, si tu vois ce que je veux dire... »

Bref, nous avons échangé des considérations très sérieuses sur la composition de notre récit à deux voix, mais aussi sur la prédation, sur la question de savoir s'il y a des prédateurs-nés, ou si cela dépend des victimes, et s'il y a des victimes-nées. Paul parlait des animaux pétrifiés, qui restent immobiles sans chercher à s'enfuir devant le serpent qui va les avaler. Je l'ai interrompu.

« Tu oublies qu'il est question de prédation sexuelle, et pas alimentaire. Bouffer, c'est pas baiser, si tu vois... »

Paul était juste en train d'enfourner une grosse bouchée de lasagnes à la bolognaise. Il a été pris d'un fou rire. Et moi aussi. J'ai cru qu'il allait s'étouffer, ou tapisser la salle de projectiles de couleurs et de consistances variées. Et puis non. Le temps qu'il se remette, j'ai enchaîné :

« Et puis, il faut s'entendre sur ce que tu appelles les victimes. Roselle, par exemple. Avec son physique, c'était pas gagné... »

Et voilà mon Paul qui se remet à pouffer. J'en ai profité à nouveau.

« Sa vie a été changée, complètement transformée. Avec son ministre, elle a vécu des choses... »

Paul lève les sourcils en cadence, en écarquillant les yeux, tel un clown.

« ... des plaisirs... »

— Je veux bien le croire. Tu as vu comme elle pleurait ? »

Le serveur apportait les cafés. Nous avons repris notre sérieux. J'ai conclu :

« Bon, d'accord. Je vais la raconter, cette première rencontre, mais je voudrais rendre aussi le reste, le contexte. Tu te souviens, ça a été une sale journée.

— Tu fais comme tu veux. »

Une sale journée, on peut le dire. Le procès d'assises était prévu depuis presque un an, et la date de la première audience était fixée depuis un mois, ainsi que l'heure : dix heures. Il y aurait foule, d'autant que la salle du TGI avait été choisie petite, pour limiter les manifestations en séance. Le tri des invitations avait été strict. Paul ne pouvait pas venir, parce qu'il avait cours et aussi parce que, selon lui, l'audience serait consacrée exclusivement aux questions de procédure. Je ne pouvais pas me faire accréditer, faute d'être inscrite comme journaliste judiciaire. Bref, j'allais devoir faire la queue comme tout le monde. Et voilà que le matin même, à huit heures, la rédactrice en chef du magazine *Pretty Woman*, pour lequel je travaille assez souvent, m'appelle et me tient la grappe pendant une demi-heure. Elle me demande de couvrir un défilé de mode en raison d'une défection de dernière minute.

Elle a tout essayé. Les vieux souvenirs, l'affection, « Ma chérie... », le chantage, « Je m'en souviendrai... » Elle disait cela pour le cas où je dirais oui, mais j'ai bien compris qu'elle n'oublierait pas mon refus. Bref, j'ai tenu bon, mais j'étais mal.

À neuf heures, je m'étais mise sur mon trente et un : très hauts talons noirs, tailleur rouge vif ajusté, petite coque rouge dans les cheveux et demi-mantille. On ne passe vraiment inaperçu que si l'on correspond à un type. Les gens vous classent au premier coup d'œil, et ils ne vous voient plus. Alors je m'étais déguisée en pétasse de luxe. Le risque de tomber sur un mâle collant était limité, vu la nature de l'affaire jugée.